Aux deux jeunes gens du drame d'Ouchy : morts le 16 novembre 1873

Autor(en): **Cellini, Maria**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 48

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-182453

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

tilité du mal que se donnaient nos pères pour répéter à satiété les mêmes idées. Il a acquis la certitude que toute la politique des feuilles semi-officielles, par exemple, se résumait à quelques centaines de formules indéfiniment reproduites. Ce fut un trait de lumière !... Ces formules, il les agença par séries, combina une superbe machine à imprimer, dans laquelle elles se trouvaient toutes groupées sous différents aspects, — et le *Conservateur à engrenages* fut inventé. Cette merveille donne le moyen de faire défendre les grands principes de l'ordre par une mécanique !

Comme vous le voyez, les cylindres sont au nombre de trois.

Le premier, celui du bas, est le cylindre de l'*approbation simple*.

Il ne contient que des phrases d'une admiration réservée, comme :

« *Cette mesure qui prouve une fois de plus toute la sollicitude de l'autorité pour...* »

Le second cylindre, celui du milieu, est le cylindre de l'*éloge chaleureux*. Des adverbes chaudement sympathiques, des adjectifs bien sentis, tels que :

« *La généreuse initiative que vient de prendre le gouvernement doit puissamment contribuer à..,* »

Ou bien encore :

*Le décret accordant une subvention pour le chemin de fer de *** est efficacement protecteur des intérêts de la contrée, etc., etc.*

Enfin le troisième cylindre, celui d'en haut, est le cylindre de l'*enthousiasme et des polémiques à outrance :*

Il appartenait à la généreuse et noble initiative de la Société financière de doter notre ville, etc., etc.

Je n'ai pas besoin de vous dire, continua le directeur-gérant, qu'il convient de ménager les effets du troisième cylindre et qu'on n'en doit jouer qu'avec réserve. — Les deux autres suffisent amplement aux nécessités de la politique courante. A eux seuls, ils peuvent produire cent quarante combinaisons, formant cent quarante articles types.

En faisant jouer les crans qui sont adaptés à droite et à gauche des appareils, on obtient un nombre égal de variantes. C'est plus qu'il n'en faut pour le public !

Pour achever de vous faire saisir ma démonstration, je vais faire une expérience devant vous. Supposons un moment que le gouvernement a rendu un décret qui restreint la liberté de la presse. Je place une feuille de papier sous le cylindre du bas, et je tourne : — Voilà !

Le *Conservateur à engrenages* avait écrit :

« *Nous ne saurions trop applaudir à la sagesse dont vient de faire preuve, etc., etc.* »

Supposons, reprit le directeur, que le décret, au contraire, élargisse la liberté de la presse. Je place une autre feuille de papier; je tourne le cylindre, et voici !

Le *Conservateur à engrenages* disait :

« *C'est sincèrement que nous félicitons l'autorité du nouveau décret, etc., etc.* »

Le novice était abasourdi.

— Vous le voyez, poursuivit le directeur du journal, ce n'est pas plus difficile que cela. Maintenant, tournez vous-même.

Le jeune homme restait coi.

— Mais tournez donc ! que diable !

Le fond de cette boutade, pleine d'esprit et... de vérités, est emprunté à un des écrits de M. Pierre Véron, ce spirituel écrivain si connu dans la presse parisienne.

Aux deux jeunes gens du drame d'Ouchy

morts le 16 novembre 1873.

Mon Dieu, pourquoi venir sur ce lac, à cette heure,
Devant ces monts si beaux sous leurs longs manteaux blancs,
Vous plonger tout vivants dans la sombre demeure
Que cachent dans leur sein ces flots bleus et tremblants ?...

Hé quoi ! pauvres enfants, le fardeau de vos peines
Etait-il donc si lourd que l'amour, si puissant,
Ne pût pas le porter? lui, dont les douces chaînes
Rendent les cœurs si forts en les réunissant.

Par un si beau soleil peut-on quitter la vie ?
N'éclairait-il plus rien pour vous dans l'avenir ?...
Sa beauté vous sembla peut-être une ironie
Avec laquelle il vous parut temps d'en finir ! . . .

Car rien ne fait contraste avec la nuit profonde
Que le malheur étend sur nos esprits troublés
Comme un brillant soleil se reflétant dans l'onde,
Tandis que nous ployons sous nos maux rassemblés.

Tous deux, — les deux amants ! — pris du même vertige,
Seigneur, étaient-ils donc par vous abandonnés ;
Ou bien de leur raison rompîtes-vous la tige,
En pressant trop le cœur de ces infortunés?

Leurs maux, leur désespoir, peut-être leur détresse
Sont un secret qu'hélas ! tous deux ont emporté ;
O mon Dieu ! vous n'aviez pas, dans votre sagesse,
Mesuré leur souffrance à leur fragilité !

Parfois, dans notre sein s'agite un noir mystère;
La mort revêt pour nous d'invincibles attraits ;
Alors nous nous hâtons pour aller, sous la terre,
Embrasser son squelette et contempler ses traits.

Et cela, sans songer si ce fatal exemple
Ne fera pas l'effet d'un mal contagieux,
Ni si quelque affligé, qui médite et contemple,
N'en aura pas le cœur en pleurs comme les yeux !

Ainsi, qui vous eût dit, à vous deux, qu'une femme
Inconnue — et souffrant peut-être plus que vous, —
Viendrait, dans ses sanglots, vous apporter son âme,
Et devant votre mort se mettrait à genoux?

Ah ! si vous eussiez pu contempler la tristesse
Dont son front s'est couvert pour votre double deuil,
Vous n'eussiez pas commis cet acte de faiblesse
Qui vous a, dans les flots, fait chercher un cercueil !

Vous eussiez dit : « Pourquoi désoler ce poète,
» Et laisser sur ces bords qu'elle aime à visiter,
» Nos fantômes errants et notre âme inquiète
» Qu'elle entendra gémir et verra s'agiter?

» Nous devons respecter son rêve et son passage
» Dans ces lieux où le sort la laisse respirer;
» Et comme elle, garder confiance et courage,
» Sachant toujours combattre et toujours espérer. »

Vous avez fait le mal en vous ôtant la vie ;
Et le mal fait toujours souffrir quelque innocent ;
De joie ou de douleur notre trace est suivie;
Que nous fassions le bien ou le mal en passant.

Et pourtant vous n'avez rien songé qu'à vous-mêmes,
Jeunes gens, en voulant ainsi vous délivrer ;
Et pour vous j'ai senti des souffrances extrêmes :
Que vous avais-je fait pour me faire pleurer ?...

MARIA CELLINI.